L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS; VENDREDI MATIN, 10 JUIN 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE. S. DUFOUR
E. DUVERGER. S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 10 JUIN.

Les Volontaires Italiens.

Les volontaires italiens, sous les ordres de GARIBALDI, viennent de se couvrir de gloire dans leur première rencontre avec les Autrichiens. Ils ont battu les vieilles phalanges de ces derniers qui sont partout en pleine retraite! Pour les détails, voir nos dépêches télégraphiques qui sont extrêmement intéressantes.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs

Ventes à l'encan de ce jour.

Par J. I. Carman, à l'Arcade de Banks—Une clavier

Par Blache & Lesamont, au magasin de MM. Stortzenegger & Hertzel, 47, Chartres—Marchandises sèches.

Par le Sherif, à midi, à l'Hôtel de la Cité, rue Commune, trois terrains au faubourg Franklin, 3me District, avec baisses.

Par B. Turpin, à 10 heures et demie, au No 57, Vieille Levée—Vins rouges, provisions, liqueurs, &c.

La mission de M. Reed.

M. W. B. Reed, ex-ministre des Etats-Unis en Chine, a fait ces jours derniers devant la Chambre de Commerce de Philadelphie l'historique de sa mission dans le Céleste Empire. Il a rendu minutieusement compte des événements qui se sont accomplis sous ses yeux et des phases diverses qu'ont traversées les négociations ouvertes en même temps par les plénipotentiaires de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de notre propre pays.

On n'a pas oublié les attaques si vives dont le ministre américain a été l'objet de la part de la presse anglaise. Le *Times* de Londres, pour qui la diffamation de la calomnie sont des armes habituelles, a déclaré que M. Reed, de concert avec le ministre de Russie, avait constamment fait tous ses efforts pour entraver les opérations des alliés et empêcher le succès de leurs négociations.

Rien de plus faux cependant. Si l'escadre américaine ne s'est pas jointe à la flotte anglo-française pour bombarder les forts chinois, c'est que le ministre des Etats-Unis n'avait pas de grief à venger et qu'il était certain d'arriver à ses fins sans employer la violence. Le ministre de Russie se trouvait dans le même cas et imita la réserve de M. Reed. L'abstention de ce dernier et du comte de Putlatine pouvait-elle à juste titre être considérée comme une trahison envers les alliés? Non certes, et l'événement a prouvé plus tard qu'elle avait été définitivement plus favorable que nuisible aux Anglo-français.

Lord Elgin et le baron Gros, à leur première entrevue avec notre plénipotentiaire et celui du czar, ont pu s'assurer que les escadres américaine et russe resteraient neutres dans la lutte qui se préparait et qu'elles se borneraient à protéger les intérêts commerciaux des nations qu'elles représentaient. On n'avait donc rien caché aux ministres de France et d'Angleterre, et ces diplomates d'ailleurs ne se sont jamais plaints de leurs collègues d'Amérique et de Russie. La presse anglaise seule, avec l'ingénue malveillance qui lui a toujours caractérisée, a imaginé et publié un tissu de fables absurdes dans le but de jeter l'odieux sur la conduite de M. Reed, conduite que la prudence, la raison, aussi bien que les graves intérêts qui lui étaient confiés, commandaient à ce dernier de tenir.

L'hostilité déguisée du Times s'expliqu aisément: ils avaient compté sur le concours actif des forces maritimes de l'Union en Chine, et ce concours a fait défaut à la Grande Bretagne. Mais pourquoi donc les Etats-Unis ont-ils sans motif suffisant déclaré la guerre à la Chine? Du moment où le pouvaient, sans employer la force, obtenir toutes les légitimes concessions qu'ils désiraient, pourquoi auraient-ils envoyé leurs escadres contre des populations à qui ils n'avaient rien à reprocher? Aucun traité ne les liait à ce point à la Grande-Bretagne qu'ils durent épouser la cause du gouvernement anglais et, pour favoriser les desseins du cabinet de Londres, sévir contre un peuple ami.

Voilà ce que M. Reed a démontré d'une manière victorieuse dans le discours qu'il a prononcé dernièrement à Philadelphie. Lord Elgin et le baron Gros, comprenant tout de suite que M. Reed et le comte Putlatine n'avaient pas l'intention de prendre part aux opérations militaires, s'étaient abstenus de leur révéler leurs projets ultérieurs. Les représentans de l'Amérique et de la Russie se trouvaient donc à leur tour affranchis de l'obligation de tenir Lord Elgin et le baron Gros au courant de leurs négociations. Et puis, personne n'ignore aujourd'hui que M. Reed ni le comte Putlatine n'ont cherché un seul instant, comme l'ont charitablement insinué les journaux de Londres, à obtenir des privilèges commerciaux et autres au préjudice de l'Angleterre et de la France.

La neutralité des forces américaines et russes a valu, — et cela, M. Reed et Putlatine les sympathies du gouvernement chinois et l'a prédisposé en leur faveur. Mais c'est là un résultat tout naturel de l'abstention des deux plénipotentiaires, et nous ne comprenons vraiment pas qu'on puisse dans ce fait un sujet de reproches contre eux. Ils n'auraient été coupables que s'ils avaient pris le parti de la Chine et entravé les opérations militaires des alliés. Mais on sait, au contraire, qu'ils ont montré à cet égard une réserve extrême et que leur neutralité, parfaitement loyale depuis le début jusqu'au dénouement des hostilités, a eu, après tout, des résultats avantageux pour les alliés. MM. Reed et Putlatine ont en effet exercé leur influence auprès des commissaires chinois pour hâter la conclusion de la paix, et leur intervention amicale a épargné des difficultés qui autrement auraient prolongé la guerre. Il nous semble que ce n'est pas là un mince service, car, indépendamment de la question d'humanité, la guerre ne se fait pas sans beaucoup d'argent, et la continuation des hostilités eut considérablement grevé le budget de la Grande Bretagne.

M. Reed s'est complétement disculpé, et nous voudrions que les journaux de Londres, qui l'ont si indignement calomnié, reproduisassent son discours. Mais ils s'en garderont bien. La justification du ministre américain leur est parfaitement indifférente. En s'efforçant de prouver que celui ci a trahi, au profit de la Chine, la cause de l'occident et de la civilisation, ils ont voulu seulement se venger de leur défaite et couvrir leurs opérations militaires des Anglais, et ils ont, grâce à leur système de diffamation, en grande partie réussi. Il ne voudraient pas maintenant détériorer leur cause en permettant à M. Reed de plaider sa cause dans leurs colonnes.

Lettres Françaises, Espagnoles et Italiennes.

On trouvera aujourd'hui dans nos colonnes la liste de lettres Françaises, Espagnoles et Italiennes, restant à la poste.

LA QUESTION DU SUCRE.—Sous ce titre on trouvera aujourd'hui dans nos colonnes une communication relative à l'emploi du sucre sécherie, comme agent de défécation. Qui a découvert le procédé, et le premier, l'a appliqué à la fabrication du sucre? Voilà la question que cherche à résoudre l'auteur de la communication qui nous est adressée.

RÉCOLTE DE BLÉ.—Le *Courier & Enquirer* de New-York estime à deux cents millions de boisseaux la récolte de blé de cette année. L'augmentation sur le chiffre de 1858 sera d'environ cinquante millions de boisseaux.

M. BUCHANAN.—Le président des Etats-Unis se trouve en ce moment dans la Caroline du Nord. Il a été parfaitement accueilli à Raleigh. Harangué par le gouverneur Ellis et par l'honorable D. N. Barringer, il leur a répondu en termes très heureux et à rappelé avec beaucoup d'à propos les grands souvenirs historiques qui révèlent le nom seul de la Caroline du Nord.

Le capitaine Hayden a fait feu ces jours dernières sur un des prisonniers du pénitentiaire de Baton Rouge, nommé Antonio Sabo. Le détenu avait attaqué un des officiers du pénitentiaire, et c'est pour sauver ce dernier que Hayden a tiré un coup de pistolet sur Sabo. Le blessé a expiré quelques heures après.

☞ Les numéros suivants ont gagné les gros lots de la Loterie de l'Académie de Sparta, tirée samedi dernier, à Augusta, Georgie, par les directeurs, Wood, Eddy & Co.:

Le No 41,581 a gagné $50,000; NO 653, $20,000; NO 49,516, $10,000; NO 26,910, $5000; NO 19,194, $4000; NO 16,765, $3000; NO 14,210, $1500. Tous les billets dont les numéros finissent par 1 ont droit à $20, outre les autres lots qu'ils pourraient avoir gagnés.

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

SUITE DES NOUVELLES PAR *L'ARGO*.

TERRIBLE COMBAT A COME.

DEFAITE ET RETRAITE DES AUTRICHIENS

CONSPIRATION A NAPLES.

Déclaration d'indépendance à Secco.

NOUVELLES COMMERCIALES.

Lundi, 30 mai—Les nouvelles du théâtre de la guerre fournissent des détails sur les mouvements stratégiques de Garibaldi qui, jusqu'ici, ont été très heureux. Les Autrichiens ont été chassés de Come et battaient en retraite sur tous les points. Les troupes de Garibaldi après avoir occupé Camerio Secco, sur le lac de Come, dans la direction de Milan, ont marché sur Come dont ils se sont emparés après un sanglant combat. Les Autrichiens ont fait une vigoureuse résistance, mais après une lutte opiniâtre de trois heures, ils ont été obligés de lâcher pied et ont pris la fuite. Les volontaires Italiens les ont poursuivis jusqu'à Come, dont ils se sont emparés: ils n'avaient presque pas d'artillerie ou ont marché contre la ville à la baionnette.

L'action s'est engagée de nouveau à Comerlesta, où les Autrichiens ont essuyé un second échec; ils ont dû reculer devant Garibaldi qui, aux dernières dates, les poursuivait.

Un steamer de guerre autrichien a bombardé la ville de Carrito, sur le Lac Majeur, mais ne lui a pas fait beaucoup de mal.

LA GARDE NATIONALE SE JOINT A GARIBALDI.

A Como, la garde nationale s'est mise sur le pied de guerre et s'est enrôlée sous les drapeaux de l'indépendance italienne.

Des corps de volontaires arrivaient de tous les points de la péninsule pour combattre sous les ordres de Garibaldi. Le mouvement national se propage, et l'on a partout la plus grande confiance dans le chef de la révolution.

Les habitans de Secco ont proclamé leur affranchissement du joug de l'Autriche et s'organisaient en corps de milice pour concourir activement à l'expulsion des Autrichiens.

Les derniers ont occupé, avec des forces imposantes, la ville de Doubo.

Une dépêche datée de Paris, 27 mai, annonce que les Autrichiens ont évacué Proteggio et Gambarara.

Le bruit courait que l'Autriche allait proclamer l'état de guerre et de chaloupes canonnières, et est armée et équipée pour bombarder des fortifications et de grandes villes.

Le ministre de la marine en France a ordonné à deux autres vaisseaux de ligne et à deux frégates de mettre en mer immédiatement.

GARIBALDI EN MARCHE SUR MILAN.

Les corps de volontaires sous les ordres de Garibaldi s'avancent sur Milan. Déjà l'avant-garde a atteint un point à quinze milles de cette ville où l'on s'attend à un soulèvement.

Par toutes les villes où passe Garibaldi, il voit grossir ses forces par la jonction des volontaires qui le saluent comme un libérateur.

FRANCE.

Le *Times* de Londres a été saisi au bureau de poste de Paris, le 27, et il n'a pas été permis d'en délivrer une seule copie en France.

L'armée de l'Est, autrement désignée sous le nom d'Armée d'Observation, doit être augmentée de 150,000 hommes.

Talleyrand-Perigord, neveu du célèbre Talleyrand, a été nommé ministre à Naples, le gouvernement français ayant reconnu François 1er comme roi de Naples.

MARCHE DES NOUVELLES.

9 juin—Le marché au coton était en grand mouvement à la clôture. Vente de 1000 balles à une hausse de 1|8. Middling Uplands clos à 11 cents. La farine fléchit, le maïs languit ainsi que le porc salé. Le sucre se maintient—mascovado 5 à 6 3|4.

INONDATION AU HAUT-MISSISSIPI.

St Louis, 9 juin—Le Mississipi, en inondant les terres d'en haut, a causé de grands dommages. A St Anthony on a perdu une valeur de $150,000 en *logs*.

A Coon Creek Boom, il y a des logs d'un total de 10 millions de pieds, et l'on craint de voir l'eau emporter toute cette richesse. Le fleuve est à 21 pieds au-dessus de la marque des eaux basses.

TEXAS.—Nos avis de Galveston sont du 2 courant. La frégate *Water* est arrivée dans ce port avec 50 émigrans venant de Brême. Les Indiens continuent leurs déprédations à la frontière. Le capitaine Brackel en a tué quatre qui pillaient les colons près de Horse Head.

GRANDE VENTE DE PORCELAINES.—M. Barnett Jr. vendra, lundi et mardi prochain, le contenu du grand magasin de porcelaines, cristaux, ferblanterie, etc., de M. B. DURAND, au coin des rues Royale et St-Pierre. La vente aura lieu sans réserve. M. Durand devant transporter ailleurs son magasin.

CHRONIQUE LOCALE.

ARRESTATIONS.—Un matelot du nom de Oxford a été arrêté, hier matin, dans le Troisième District, sur la plainte de Jean Cook, sous prévention de s'être enfui du Pénitentiaire de l'Etat du Mississipi. Il arriva ici, il y a quelque temps, de l'Irlande et fut arrêté pour un vol de dix-sept cents piastres dont mis à Passagoula, avant son départ, au préjudice d'un gentleman. Envoyé au Mississipi un jurè le décrétait coupable et le juge le condamna à sept ans de travaux forcés. Au bout de six mois, il parvint à s'évader, vint se réfugier dans notre ville où il se cache sous la qualité de matelot pour Liverpool. Hier, M. Carroll l'a rencontré dans la rue et lui a mis la main au collet.

Michael Mullen, cabman, arrêté pour avoir exigé d'un passager plus que le tarif ne l'y autorisait, a été acquitté une amende de quinze piastres pour refus de remplir son devoir.

John Mosch, cabman, principal témoin de la rixe entre Garcia et Percival (on se rappelle que Percival a reçu des mains d'autres blessures reçues dans cette rencontre) a été arrêté hier dans le Troisième District, les autorités ayant appris qu'il se disposait à quitter l'Etat.

BENEFICE.—La représentation donnée, mercredi soir, à l'Amphithéâtre de Spalding & Rogers, au bénéfice de Miss Louise Arnott, a produit une somme de mille vingt-deux piastres.

La jeune actrice a reçu en outre plusieurs beaux cadeaux parmi lesquels quelques rouleaux de bagues en diamant, un collier et une croix en or et un bracelet.

La loi sur LE DEBIT DE LIQUEURS.—Trois personnes se sont présentées hier devant le recorder Summers pour répondre à l'accusation d'avoir violé la dernière loi de la Législature sur le débit des liqueurs aux esclaves. Les prévenus étaient Denis Harry, de la rue Religieuse, entre Robin et Harper; M. Stetz, encoigneur Apollon et Polymnie, Mme McCune, encoigneur Magnolia et Pueyfarré.

Sherry a été condamné à deux cent quatre-vingt dix-neuf piastres d'amende; Bietz, à deux cent soixante-quinze piastres; Mme McCune, à deux cent cinquante piastres.

Le recorder a de plus déclaré que, conformément à la loi, les trois licences sont confisquées.

PREMIERES COURS.—J. B. Wentworth s'est reconnu coupable d'assaut et batterie. Il restera en prison en attendant que le juge prononce la sentence.

Pierre Boulat et Michael Garrity, accusés d'assaut et batterie, ont été renvoyés de la plainte.

Le jury a déclaré Louis O'Rocco coupable de larcin.

C. Canon et H. Austin ont été jugés pour assaut et batterie. Canon a été acquitté et le jury n'a pas pu s'accorder quant à Austin.

ENQUÊTES.—Les trois noyés annoncé hier que M. Andrew J. Quirk et une des deux personnes qui se trouvaient avec lui dans une embarcation, sur le lac, avaient été tués par la foudre. La seconde victime est M. Roberts, propriétaire du bateau.

Le coroner a pratiqué la levée de deux cadavres.

Le corps de M. Quirk a été transporté chez M. Watkins, beau-père du défunt, dans le Quatrième District.

RÉCOMPENSE WIZER.—Les esclaves Joséphine et Aleck que le capitaine Youenne accusait d'avoir mis le feu, dernièrement, à l'écurie de M. Kiques, rue Dauphine, ont été acquittés. Aucun plaignant ne s'étant présenté en cour.

Philip Sary qu'un affidavit accusait d'avoir trompé J. J. Berbeck, a été renvoyé de la plainte. Il s'agissait d'un bon de vingt-une piastres sur le trésorier. Il n'y a pas eu de poursuites contre Sary.

Les voisins de Raymond Castillo se plaignant de ce que celui-ci tienne une étable à cochons dans la rue de la Douane, entre Johnson et Gravier, LEANDRE CANDIS, le 14 du courant, si Castillo a réellement violé l'ordonnance.

INCENDIE.—La façade supérieure de la pension de Mme Rolin, rue North, entre St Charles et Ste Marie, a brûlé hier matin à 3 heures.

L'étage supérieur de la résidence du Dr Parmley est fortement avarié. Les meubles de deux maisons ont été avariés par l'eau.—La perte (environ quatre mille piastres) est couverte par l'assurance.

Un gentleman qui occupait le deuxième étage de la pension a failli périr dans les flammes.

La Question du Sucre.

Messieurs les Editeurs,

Pendant l'automne et l'hiver de 1850 51, M. Robert B. Brashear a inventé et appliqué avec succès, sur son habitation de Tiger Island, dans la paroisse Ste Marie, un nouveau procédé pour la défécation du jus de canne ou de tout autre liquide renfermant des principes saccharins, consistant en l'introduction de vapeurs de soufre ou de gaz acide sulfureux dans le jus de canne, à froid, au moyen d'une pompe et de tuyaux de plomb off d'autre métal. Avec l'emploi de ce agent, M. Brashear a extraordinairement amélioré la qualité du sucre.

Un mémoire fut adressé au bureau des patentes pour y déposer un exposé consistant l'amélioration dans la clarification et la défécation du jus de canne, et se terminant par la demande d'un brevet d'invention pour M. R. B. Brashear.

Au commencement de 1851, ce dernier se rendit personnellement à Washington pour obtenir sa patente et s'assurer les avantages de sa découverte. Il fit tous ses efforts pour appeler l'attention du commissaire du Bureau des Patentes sur l'utilité pratique de sa découverte et pour obtenir un brevet d'invention. La patente lui fut toujours refusée sous de futiles prétextes.

Si M. R. B. Brashear avait vécu, il y a longtemps que les résultats de sa découverte et les instructions nécessaires à l'emploi du gaz acide sulfureux, eussent été publiés. Mme Nancy P. Brashear, m'a remis les quatre pièces suivantes, marquées A. No 1 Caveat; B. No 2, Pétition; C. No 3, Spécification; D. No 4, Serment de M. R. B. Brashear devant Samuel Grubb, juge de paix à Washington. Elle vous prie de les publier dans votre journal. Son but est seulement d'assurer à l'inventeur primitif, M. R. B. Brashear, de la patronne de Ste Marie, Louisiane, le mérite d'avoir découvert une grande et utile amélioration dans la fabrication du sucre.

H. E. LAWRENCE.

A. No 1.

Bureau des Patentes, 26 décembre 1850.

Monsieur,—J'accuse réception du Caveat de M. R. B. Brashear en ce qui concerne la pétition qu'il dit avoir faite dans la fabrication du sucre, avec un cautionnat pour 20 piastres comme bonnaires.

Le cautionnat a été dûement enregistré dans les archives privées de ce bureau.

J'ai l'honneur, etc.

THOS. EWBANKS, commissaire.

A H. E. Lawrence, Nile-Orléans, Louisiane.

B. No 2.

Au Commissaire des Patentes.

La pétition de Robert B. Brashear, de la paroisse Ste Marie, Etat de la Louisiane, représente respectueusement,

Que votre pétitionnaire a inventé un procédé nouveau et perfectionné pour la défécation et la clarification du jus de canne, et d'autres liquides renfermant des principes saccharins, qu'il croit n'avoir pas été jusqu'à présent connu et employé. Il demande donc qu'il lui soit délivré des lettres patentes lui accordant, ainsi qu'à ses héritiers et représentans légaux, le droit exclusif d'exploiter ledit procédé, aux conditions énoncées par les lois du Congrès. Il a payé dans les trente jours et s'est conformé aux autres dispositions de la loi.

ROBERT B. BRASHEAR.

C. No 3.

A tous ceux que cela peut concerner.

Qu'il soit connu que moi, Robert B. Brashear, de la paroisse Ste Marie, Etat de la Louisiane, si découvert un nouveau procédé perfectionné pour la défécation et la clarification du jus de canne ou d'autres liquides renfermant des principes saccharins, et qui déclare que la description suivante est exacte et complète.

Ma découverte consiste à appliquer directement les vapeurs de soufre ou jus de canne ou à d'autres liquides renfermant des principes saccharins, ce qui permet de clarifier et défaquer complètement ledit jus de canne. Il n'est pas nécessaire d'indiquer les moyens mécaniques pour en faire l'application; puisqu'ils peuvent être variés à l'infini; qu'il nous suffise de dire que le jus de canne ou tout autre liquide peut être imprégné des vapeurs de soufre en tombant en minces filets dans un espace de quelques pieds remplis par le gaz, ou bien que les vapeurs peuvent être introduits dans le liquide au moyen d'une pompe refoulante ou tout autre procédé mécanique.

Ce que je revendique comme mon invention et ce que je désire me faire reconnaître par un brevet est l'*application directe des vapeurs de soufre ou jus de canne ou à tout autre liquide renfermant des matières saccharines*, la quelle application produit une telle modification des liquides qu'ils peuvent ensuite être aisément clarifiés et défaqués par l'addition de quelqu'un des sels, alcalis ou acides employés jusqu'à ce moment dans la fabrication du sucre.

D. No 4.

Ville et comté de Washington,
District de Columbia.

Ce 26 février, 1851, a personnellement comparu devant le soussigné, juge de paix pour la ville et le comté de Washington, M. Robert B. Brashear, lequel a juré solennellement qu'il croit être l'inventeur primitif du procédé décrit dans la pièce ci-jointe pour la défécation et la clarification du jus de canne ou de tout autre liquide renfermant des matières saccharines,—qu'il ne croit pas que ce procédé ait jamais été connu ni employé,—et qu'il est citoyen des Etats-Unis.

ROBERT B. BRASHEAR.

Assermenté devant moi, ce 26 février 1851.

SAMUEL GRUBB,
juge de paix

FEUILLETON.

LES MORMONS.

X.

LES RECOMMANDATIONS.—[Suite]

Le Batteur d'Estrade ouvrit alors la porte et entra dans le parloir common. La vue de Joaquin Dick, qui était habillé avec la sévère élégance d'un gentleman, parut surprendre les buveurs et leur donner à réfléchir.

—Un homme de loi, sans doute! pensa l'interlocuteur du Hôtelier Perkins. On pourra s'en amuser tout en réalisant un honnête bénéfice.

Un riche voyageur! dit à voix basse l'un des deux vagabonds à son compagnon, en le poussant du coude, j'entreprends volontiers à son service.

Le jeune homme paie affecta de ne point lever les yeux sur le nouveau venu. Quant à l'ancien squatter, à peine eut-il reconnu le Batteur d'Estrade qu'il quitta précipitamment sa chaise, et courut à sa rencontre avec un rare empressement: Joaquin l'arrêta, disant tout haut à son compagnon:

—Monsieur, désire t'il quelque chose? lui demanda Perkins.

—Oui, une chambre, un lit et du thé.

—Veuillez bien suivre, dit Perkins.

Arrivé au premier étage, l'hôtelier se rangea contre le mur pour laisser passer Joaquin Dick. Celui ci ouvrit une porte qu'il ouvrit avec une petite clé qu'il retira de la poche de son gilet: cette porte conduisait à un appartement composé de trois pièces: une étroite antichambre, un petit salon et une chambre à coucher: le tout très simplement meublé.

Joaquin Dick referma les portes et s'assyant sur le lit:

—Perkins, dit-il, l'hôtelier resté debout, rien chapeau à la main, j'ai besoin de vous.

—Tant mieux, Senor.

—Prenez une chaise: nous avons à causer sérieusement. Asseyez-vous, dit-il, sur un ton: Comment se porte mon bon Gabilan?

—Très bien, Senor! et si ce n'est qu'il s'ennuie après vous, ce serait le plus heureux,—comme il le dit souvent, le plus nobles,—de tous les chevaux de la terre.

—Est-il sorti ces derniers temps?

—Tous les jours, Senor.

—J'entends: a-t-il fait de longues courses?

—Je le suppose, Senor, s'en juger par le temps qu'il est resté absent, car, selon vos ordres, je lui laisse une liberté entière.

—Bon! Est-il maintenant à l'écurie?

—Oui, Seignneurie, il doit être *chez lui*, répondit l'ancien squatter, tout comme s'il s'agissait, non d'un cheval, mais bien d'une personne.

—n'est il passé pendant mon absence quelque événement important dans le Kansas?

—Rien, Senor, rien! répondit le vieillard des chevaux, on assassine de temps à autre quelques gens de peu d'importance.

—Et voilà tout.....—Oui! pardon, Senor, j'oubliais, on a signalé le passage d'une troupe de Mormons.

—Quand cela?

—Il y a environ un mois ou cinq semaines.

—A combien se montait cette troupe?

—Si je dois croire les rapports qui m'ont été rapportés par mes fils, elle se composait de quelque cent piastres.

—Quel intérêt avait cette caravane?

—La route du colonel Frémont!...

—Lequel! celle qui aboutit au territoire des Indiens Arapahoes, ou bien celle qui conduit à la Vallée du Jourdain?

—Celle de Nebraska. Oh! ce sont de hardis compagnons que ces enfans du diable! Ils ne craignent ni Dieu ni diable, ni la faim, ni la soif, ni les Peaux-Rouges! En vérité, oui, de hardis compagnons.

—Et ils sont partis pour le tendre vous des rôdeurs de la frontière et des chercheurs d'aventures?

—Oui, Senor, répondit Perkins avec une fierté pleine de satisfaction. Lata est le lien est fréquentée par tous les gentlemen les plus connus et les plus redoutés dans la contrée.

—Pourriez vous me recruter, parmi ces gentlemen, une dizaine d'hommes honnêtes, décrémentés et sans famille, on aurait le droit de compter entièrement?

—Honnêtes! répète Perkins en secouant la tête, c'est un mot bien connu! Entendez, j'entends des drôles qui obéiront avec empressement et sans songer à la trahir, à la personne qui les paiera.

—Ils seront, Senor, que si cette personne est vous, votre question est inutile..... Nul n'oserait vous braver.

—Et cette personne sera le Canadien (Grandjean)!...

—Oh! c'est un *very fine* gentleman que mon ami Grandjean, dit Perkins: mais ce n'est pas un chef. Il n'a pas l'habitude du commandement. Cependant on l'estime. J'entendais raconter justement hier qu'il a tué trois Peaux-Rouges, qu'il a de cela cinq ans, un mineur californien. En y réfléchissant, je présume, j'une même affirmer qu'on l'a obéi, et qu'il a pu conserver des à peu sant de chosier ces très honorables gentlemen?

—Oui.

—Et de quand partiront leurs approvisionnements?

—Du jour de leur engagement.

—Et qu'il les fouer au mois ou pour une campagne?

—Pour une campagne; mais ils recevront chaque mois leurs gages.

—Qui seront de.....

—Vous les fixerez vous même; et surtout ne marchandez pas!..... Ce n'est pas tout, Perkins. Il faudra aussi que vous vous occupiez, dès aujourd'hui, des chariots et des approvisionnemens dont cette petite troupe aura besoin, de façon à ce qu'elle puisse se mettre en route, sans perdre une heure, le jour même où Grandjean arrivera à Indépendance!.....

Votre commission paraît embarrasser fort l'ex-squatter.

—Expliquez vous sans crainte, lui dit Joaquin Dick.

—Je suppose, Senor, que jusqu'à présent il n'a n'a pas été question de moi? répondit-il sans trop oser regarder le Batteur d'Estrade.

—Eh bien! parlons de vous.

—Oui, parlons de moi: s'écria Perkins, avec un élan comparable à la fougue que montre un cheval lorsqu'il se sent enfin affranchi de toute contrainte. Vous êtes bien persuadé, Senor, n'est-il pas vrai? continua-t-il, que je ne ferais bocher en morceaux pour vous être agréable. Mais le dévouement n'est pas le bon sens. Or, je calcule que toute peine vaut un salaire..... La mission que vous voulez m'en confier m'obligera à prendre beaucoup de temps, me donner beaucoup de peine, me forcer à négliger mes affaires.....

—Et vous entendez être payé de vos peines? c'est trop juste.

—Payé! Senor, s'écria Perkins avec une ingénuité heureuse, oh! non, mille fois non. Une pareille exigence après tout ce que vous avez fait pour moi!—ne vous dolsejo pas ma fortune?—ce serait une noire ingratitude de ma part! Payé!..... Non, Senor, non, je voudrais que vous me fixiez la somme que, sans perdre votre estime et votre confiance, vous me permettrez de gagner sur ces achats.

—Vous garderez vingt pour cent, Perkins!

—Ah! Senor, vous me blessez au vif. Je crie l'ancien squatter. La, aussi vrai qu'un rifle porte plus loin et plus juste qu'un rédeuver, mon intention était, si je n'avais point discuté avec vous ce point délicat, de ne vous surfaire que de quinze pour cent.

Joaquin se leva, et, avant de congédier son hôte:

—Quel est, lui demanda t-il, ce jeune homme pâle et taciturne qui est attablé seul et à l'écart dans la salle?

—Je ne le connais pas, Senor; c'est la première fois qu'il descend à Lafayette-à-lun. Il ne m'a point encore nommé son nom; et comme il m'a payé son écot comptant, je ne lui en ai pas demandé davantage.

—Est-il venu ici, dans le dessein d'y vapeur?

—Non, il voyage à cheval.

Une fois que Perkins se fut retiré, Joaquin Dick ôta dépouille de ses habits de ville et revêtit son costume de Batteur d'Estrade, ou, si on le préfère, de coureur d'aventures. Le pied à terre qu'il avait à l'auberge de Lafayette, était pour lui comme l'antichambre du désert, le vestiaire où il déposait la livrée de la civilisation. Il se rendit ensuite à l'écurie; il n'en avait pas encore poussé la porte que, qu'un hennissement prolongé et joyeux le fit entendre: Gabilan avait déjà flairé la présence de son maître.

Un amour qui revoit sa maîtresse après une longue absence,—pas trop longue cependant,—ne montre pas plus de joie que n'en manifeste Gabilan à l'entrée de Joaquin Dick dans l'écurie. Le corps du noble et intelligent animal frémissait de plaisir; ses yeux brillaient d'un feu doux, étaient humides, puis ce furent des bonds irréguliers et nerveux, des caresses humbles et délicates; toute une pantomime adorablement expressive qui eut suppléait avec avantage au manque de la parole.

Ah! murmura tristement Joaquin Dick, si j'avais accordé à l'humanité la sensibilité et l'attachement que je n'ai jamais songé à dénier aux animaux, comme ma vie aurait été heureuse et pure!.....

Gabilan sortit de l'écurie derrière Joaquin Dick, et se mit à le suivre ainsi qu'un chien: on eût dit qu'il craignait de le voir s'éloigner.

Ce fut non sans un étonnement assez comique que les buveurs attablés dans le parloir virent entrer Gabilan dans la pièce où ils se trouvaient. Leur surprise grandit encore en remarquant que l'ex-squatter Perkins, peu endurant de son caractère et très soigneux de la propreté de son établissement, tolérait ou acceptait, sans se permettre la moindre observation, la présence de cet hôte quadrupède dans la salle d'honneur de son auberge.

Quant à Joaquin Dick, sa métamorphose était si complète que ce fut seulement au son de sa voix qu'il reconnurent en lui le gentleman arrivé quelques instans auparavant, et qu'ils avaient pris tout d'abord pour un homme de loi ou un riche voyageur.

—Master Perkins, dit il à l'hôte, voici une lettre que vous allez faire porter tout de suite à Saint-Louis. Elle devra être remise en mains propres à la personne à laquelle elle est adressée.

—Cette lettre arrivera demain à sa destination,—répondit Perkins.—Je m'en charge, ajouta gratification donnera-t-je au messager?

—Son voyage payé, et vingt piastres à son retour.

A cette réponse, les trois vagabonds se levèrent spontanément; mais l'ancien squatter les arrêta d'un geste.

—J'ai quelqu'un de confiance, gentlemen, je vous remercie.

—Servez moi une tranche de jambon, une tasse de thé et un verre de sherry, lui dit Joaquin Dick, qui alla s'asseoir à côté du jeune homme que Perkins lui avait appris se nommer Williams.

Ce dernier rougit imperceptiblement; cependant son visage resta impassible.

—Un beau temps, camarin, pour se mettre en route, lui dit Joaquin Dick d'un ton à la fois familier et insinuant, et qui n'harmonisait parfaitement avec la banalité de cette entrée en matière.

—Oui, Monsieur, un beau temps! répéta froidement le jeune homme, comme s'il désirait laisser tomber la conversation.

—Vous allez au Kansas? reprit Joaquin Dick sans tenir compte du désir tacite qu'exprimait la réserve du voyageur.

—C'est selon, répondit il avec un commencement d'impatience mêlé d'une nuance d'inquiétude, si l'on peut parler ainsi, cela dépendra du plus ou moins d'affaires que je terai sur la frontière. Je suis négociant dans les pelleteries.

—Ah..... Je possède à fond cet article! Combien valent en ce moment-ci, je vous prie, les peaux de loutre, choix, première et deuxième qualité?

—Je n'ai point pour habitude de raconter mes affaires aux personnes que je ne connais pas! s'écria Williams, poussé dans son dernier retranchement.

—Un ex est très susceptible, à ce que je vois, dans le commerce des pelleteries, dit tranquillement Joaquin Dick; veuillez m'excuser de vous avoir importuné, Monsieur, mes intentions étaient bonnes. J'espérais pouvoir vous être utile. Je me suis trompé, voilà tout.

Son mode-te repas terminé, Joaquin Dick sortit du parloir, et, après avoir selé et bridé Gabilan, se mit en selle. Il portait, pour toutes armes offensives, une courte et admirable carabine à deux coups, de fabrication anglaise, et une paire de pistolets; un poignard était passé dans la jarretière de sa botte droite; enfin, une valise à la fois légère et solide était attachée en équilibre sur la croupe polie de Gabilan.

Perkins s'empressa de venir lui tenir l'étrier—prévenance perdue—car Joaquin Dick, appuyant sa main sur le pommeau de sa selle mexicaine, s'assit à cheval d'un seul bond.

—Perkins, lui dit il en lui présentant un rouleau d'or enveloppé dans du papier, voici votre argent. Vous trouverez dans mes achats; le surplus vous sera payé par Grandjean contre la simple remise de votre factu ou bordereau, cet argent ne vous suffisait pas pour vos premières dépenses, ce qui ne qu'à l'avertir, et il vous verrait des fonds par retour du courrier. L'adresse de Grandjean est la suivante: Grandjean, Paris, et ici, tre que je vous ai chargé d'envoyer à Saint-Louis. Je juge inutile d'ajouter que, si je sais récompensé, je suis aussi puni.....

—Oui, Senor, c'est inutile, interrompit l'ancien squatter en jetant un regard méfiant vers le Batteur d'Estrade, qui, les mains sur son bras droit, J'autant plus inutile, qu'il vous est un soupir, que je vous suis entièrement dévoué.

—Cet hôte, Perkins, soyez assuré que vous n'aurez pas à vous repentir de votre exactitude et de votre fidélité à remplir vos engagemens.

—Quand aurai-je l'honneur et le plaisir de vous revoir, Senor?

—Je ne sais encore. Il faut être dans très peu de temps..... Peut-être jamais!..... Que la volonté de Dieu soit faite!

Joaquin Dick dressa alors une courte inclination de tête au propriétaire du Lafayette, et, prenant la main droite du jeune homme, il lui dit:

—Quel est, lui demanda t-il, ce jeune homme pâle et taciturne qui est attablé seul et à l'écart dans la salle?

—Je ne le connais pas, Senor; c'est la première fois qu'il descend à Lafayette-à-lun. Il ne m'a point encore nommé son nom; et comme il m'a payé son écot comptant, je ne lui en ai pas demandé davantage.

—Est-il venu ici, dans le dessein de vapeur?

—Non, il voyage à cheval.

Une fois que Perkins se fut retiré, Joaquin Dick ôta dépouille de ses habits de ville et revêtit son costume de Batteur d'Estrade, ou, si on le préfère, de coureur d'aventures. Le pied à terre qu'il avait à l'auberge de Lafayette, était pour lui comme l'antichambre du désert, le vestiaire où il déposait la livrée de la civilisation. Il se rendit ensuite à l'écurie; il n'en avait pas encore poussé la porte que, qu'un hennissement prolongé et joyeux le fit entendre: Gabilan avait déjà flairé la présence de son maître.

Un amour qui revoit sa maîtresse après une longue absence,—pas trop longue cependant,—ne montre pas plus de joie que n'en manifeste Gabilan à l'entrée de Joaquin Dick dans l'écurie. Le corps du noble et intelligent animal frémissait de plaisir; ses yeux brillaient d'un feu doux, étaient humides, puis ce furent des bonds irréguliers et nerveux, des caresses humbles et délicates; toute une pantomime adorablement expressive qui suppléait avec avantage au manque de la parole.

Ah! murmura tristement Joaquin Dick, si j'avais accordé à l'humanité la sensibilité et l'attachement que je n'ai jamais songé à dénier aux animaux, comme ma vie aurait été heureuse et pure!.....

Gabilan sortit de l'écurie derrière Joaquin Dick, et se mit à le suivre ainsi qu'un chien: